

L'AFFAIRE COLT



Groupe de C2

EOI LEÓN

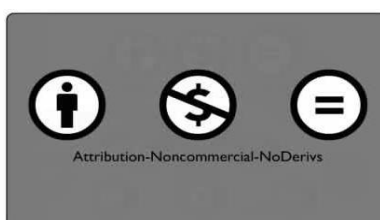
AUTEURS: M^a Ángeles Álvarez Manzanedo, Julio Cascallana Bayón, Rodrigo Fernández Salvador, Laura García Franco, Ana González Rodríguez, Alejandro Montero Sánchez, María Gutiérrez Campelo, Karim Namane, Pablo Navarro Núñez, Beatriz Panera González.

COORDINATION: Manuela Huidobro Vega

L'AFFAIRE COLT

Imprimé en Espagne. Février 2020

Edité par EOI LEÓN



 creative commons

« Tout passe, tout casse, tout lasse, tout s'efface »

Louis Chédid (sur un proverbe français)

1-

Elle ne pouvait plus respirer. Dans l'autobus, l'air semblait en effet avoir soudainement disparu, du moins il n'arrivait guère à ses poumons. Ses yeux s'étaient troublés au point qu'elle avait du mal à discerner à travers les vitres l'immense pont bétonné que le véhicule allait traverser. Son cœur était sur le point d'exploser, tant son rythme s'accélérait. La sensation d'étouffement était si intense qu'elle craignait de mourir tout d'un coup. L'angoisse la poussait dans un état plus proche de la mort que de la vie. Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'évanouir, elle a tâtonné dans son sac, les mains tremblantes et moites d'une sueur froide, jusqu'à trouver une pilule qu'elle a glissée tout de suite au-dessous de sa langue. L'air a recommencé alors à remplir ses poumons. Elle est retournée à la vie aussitôt que l'autobus a dépassé le pont.

Le pont se dressait monstrueux entre les montagnes franchissant à grande hauteur la vallée. Construit il y a une trentaine d'années, il a rendu plus accessible la région- isolée depuis belle lurette- où elle était née. Elle avait beau l'avoir déjà traversé des centaines de fois, elle ressentait toujours une forte émotion, que ce soit l'espoir quand elle avait quitté sa famille en rêvant d'une vie meilleure à la grande ville ou la joie de les revoir quand elle y revenait pour les vacances. Néanmoins, c'était bel et bien l'inquiétude inhérente à toute fuite qui l'envahissait maintenant. Bien qu'elle fût allée à la capitale en poursuivant un rêve, elle rentrait aujourd'hui à son hameau en échappant à un cauchemar.

Ce matin-là, au réveil, à moitié lucide et paniquée, ayant compris la gravité de sa situation, elle a décidé de prendre la fuite. Elle a ramassé les morceaux encore tièdes qu'elle avait laissés éparpillés par terre la nuit précédente, quand elle s'était trouvée subitement hors d'elle et confrontée à la folie, afin de les mettre dans une vieille malle à roues toute délabrée. Ensuite, elle a nettoyé minutieusement le sol, a jeté quelques fringues dans son sac à main et s'est dirigée vers la gare routière en traînant péniblement la lourde malle. Elle n'y a acheté qu'un aller simple. Tandis qu'elle attendait l'heure du départ sur le quai, une peur incontrôlée et tétanisante s'emparait d'elle. Sa nervosité était d'autant plus grande qu'elle sentait les regards des autres posés sur elle. Assise enfin sur son siège, loin de se calmer, sa respiration se précipitait de plus en plus. Le voyage se faisait donc éternel.

Quand les effets de la pilule avaient presque disparu et qu'il ne restait en elle qu'une certaine faiblesse, apaisement et bien-être, l'autobus s'est arrêté. « *Vous êtes arrivée,*

madame! a hurlé le chauffeur. La nuit tombait et il faisait assez froid. Elle a remorqué la malle à roues jusqu'à la maison de ses parents, complètement laissée à l'abandon dès leur mort cinq ans auparavant. La construction s'était détériorée petit à petit, jour après jour, semblant être sur le point de s'écrouler. Elle a ouvert la porte. L'intérieur était éclairé par les réverbères de la rue. Les volets, usés par les années, le froid et la pluie du Nord, laissaient pénétrer une lumière faible permettant seulement d'apercevoir des ombres. La pièce sentait l'humidité. La lumière filtrée permettait par ailleurs de voir la poussière volante. Elle a passé des minutes à l'observer, immobile, sur le seuil. Après, elle a laissé la malle au frais et est entrée. Elle a tiré les rideaux avant de se laisser tomber sur le canapé. Malgré tout le travail qu'elle devait faire, elle ne pouvait plus que s'endormir. Combien de temps faudra-t-il pour que la chair fraîche se décompose et qu'elle devienne grouillante de vers?? Combien de temps faudra-t-il pour que la police frappe à sa porte??

2-

Et elle s'est endormie, étrangement apaisée. Or, au petit matin, le réveil est arrivé brusquement et l'ampleur des événements récemment vécus l'a frappée de toute sa force. Elle a éprouvé une telle panique que son corps s'est plié en deux. Puis elle a éclaté en sanglots jusqu'à se vider. Les forces lui manquaient. Il fallait cependant se lever et agir. Agir, ce qui rimait avec fuir. La fuite après le meurtre, car elle avait bien tué, elle avait donné la mort à l'homme qui était censé partager sa vie et qu'elle allait épouser. Un frisson a secoué son corps quand elle a tourné son visage vers la malle déposée à l'entrée. Elle a réalisé que la scène cauchemardesque qu'elle avait jouée chez elle n'était pas fausse. Ou du moins, c'est ce qu'elle croyait...

Et maintenant elle était là ; elle avait trouvé refuge dans la maison familiale humide et froide. Ça faisait combien de temps ? Cinq ans, oui, cinq ans à ne plus y avoir mis les pieds, à souffrir de l'absence de ses parents. Ce foyer où elle avait grandi, heureuse, entre câlins affectionnés de son père (travailleur à la seule usine qui existait alors dans la région), de sa mère dévouée, de la maîtresse de l'école rurale qui couvrait ses élèves comme une poule, et de Dax, son chien adoré, qu'elle n'avait pas voulu remplacer à sa mort.

Ah ! Quelle horreur ! Si seulement ce bourdonnement dans sa tête pouvait s'arrêter ! Une autre pilule ? Oui, il allait falloir en prendre encore une. Elle l'a avalée sans même boire de l'eau...

3-

Elle est restée les yeux fermés pour mieux sentir la tranquillité l'envahir. Son souffle devenait plus calme. Elle s'était habituée depuis des mois à cette solution quasiment magique, sous forme de pilule jaunâtre, qu'il lui avait proposée. Ces comprimés qui atténuaient tous ses soucis et la libéraient de toutes ses peurs, c'était grâce à lui qu'elle les avait. À lui.

Finalement, presque à contrecœur, elle avait ouvert les yeux et s'était déjà sentie beaucoup mieux. Elle a regardé vers la malle. Sauf que la malle n'y était plus.

Comment était-il possible ? Elle a couru vers la porte qu'elle avait fermée la veille mais elle n'était plus verrouillée. Quelqu'un était entré. C'était effrayant !! Quelqu'un qui la suivait et qui était au courant de tous les événements des derniers jours. Fuir n'avait servi à rien. S'isoler ici comme un Petit Prince sur sa planète n'avait rien résolu. Au contraire, tout semblait avoir basculé. Pour la deuxième fois en deux jours, il fallait agir.

Elle a sorti son portable et elle a composé le numéro de la police. Elle a exposé brièvement la situation et elle a demandé à parler avec un officier à qui elle a formellement avoué avoir tué son fiancé, Louis Colt. Elle imaginait un visage stupéfait à l'autre bout du fil. « *Il doit y avoir une erreur* », avait dit le policier, « *étant donné que Louis Colt lui-même est venu ce matin signaler la disparition de sa fiancée* ». Elle a coupé la communication de peur de s'évanouir. Non seulement elle n'avait pas commis le meurtre mais c'était bien lui qui était allé à un commissariat pour signaler sa disparition.

Et alors, comme les images d'une pellicule d'un ancien appareil photo, toute sa vie récente a défilé devant ses yeux : elle avait connu Louis dans un concert où il faisait un solo de trompette ; ils s'étaient ensuite attirés, il s'était vite installé dans sa vie et il avait rapidement insisté pour qu'ils emménagent ensemble. Il avait commencé à prendre toutes les décisions, à tout prévoir à sa place, à vaincre sa volonté. Quand elle avait commencé à passer des nuits blanches ou à faire des cauchemars, il lui avait donné ces fameuses pilules.

Il fallait boucler toute cette affaire.

4-

Il est sept heures pile quand le portable que je garde dans ma poche commence à sonner désespérément. Effrayé, je laisse tomber la tasse placée devant moi, qui se brise en mille et un morceaux. *Mais, qui peut appeler à cette heure du matin ?* – je maudis une fois après l'autre pendant que le polyphone maladif n'arrête pas de sonner et que je n'arrive pas à le trouver. Terriblement diminué à cause d'un insupportable mal de dos, je me déteste en

réalisant que je m'étais endormi encore une nuit, plongé sous les excès de l'alcool et dans la peur indescriptible de la feuille blanche. Lorsque j'arrive enfin à sortir l'ignoble appareil de sa cachette et que je fantasme sur le fait de le faire taire, un avis m'informe que j'ai manqué cinq appels de mon agent. Il était difficile pour moi de me souvenir de ce luxe d'antan, quand je me vantais d'être un écrivain renommé et qu'il y avait encore des gens qui se souvenaient de moi et semblaient intéressés à lire ce que j'écrivais. Pas avant d'y avoir réfléchi à deux fois, je décroche le téléphone pour voir ce que voudra cette fois-ci le con qui me laisse mourir de faim depuis deux ans.

– *Enfin, Louis, heureusement ! C'est moi, Antoine ! Je t'appelle depuis des heures. Il s'est passé quelque chose ?*

– *Merci de me rappeler un nom que j'avais déjà oublié, Antoine. Ce sont seulement les jours et les heures qui passent, c'est pareil pour tout le monde.*

– *Ton humeur morne m'a manqué d'autant plus que je n'entendais pas ta voix depuis si longtemps. Tu vois, c'est pour ça que je t'appelle. Je viens de recevoir des nouvelles d'un éditeur américain dans les mains duquel est tombé le manuscrit de Soif, un roman d'un tel Louis Colt. Le dernier manuscrit de ton roman raté, celui que tu as abandonné il y a quelques années, tu t'en souviens, Louis ? Pourvu que tu en gardes une copie et que tu puisses continuer l'histoire ! Ils m'ont proposé une somme d'argent qui contient plus de six zéros pour la publication de cette histoire, Louis, et ils ont dit que le public new-yorkais est avide de lire d'autres histoires de crimes et de meurtres de sang-froid.*

– ...

– *Louis, tu m'écoutes ? Louis ?*

– ...

Je raccroche immédiatement le téléphone. Le 1er janvier il y a deux ans, alors que personne ne s'intéressait à elle, j'ai décidé de brûler le manuscrit de la pire histoire que je n'aie jamais conçue. Une histoire qui, cependant, a fait partie de ma propre vie. L'histoire dans laquelle la maxime selon laquelle la réalité dépasse toujours la fiction a eu plus de sens que jamais. L'histoire que j'aimerais n'avoir jamais écrite. L'histoire qui a mis fin à ma carrière d'écrivain. L'histoire qui, depuis deux ans, m'oblige à passer mes jours et mes nuits à essayer de remplir une feuille de papier avec des mots, alors que je ne réussis qu'à éclater en sanglots ruinant des centaines des feuillets.

Plongé dans ce torrent d'émotions, une fenêtre pop-up s'annonce sur le téléphone que je viens d'éteindre il y a quelques minutes. C'est un message qui affiche :

Tu te crois à l'abri ?
La question est stupide.
Personne ne s'en sort

Plus déterminé que jamais, j'avance vers le placard des toilettes, je sors le flacon et j'avale toutes les pilules en même temps.

Épilogue

Quand on écrit des histoires, parfois elles deviennent incontrôlables. C'est pourquoi il est nécessaire de savoir où s'arrêter. Parce que tout a une fin, bien qu'il y ait des histoires qui prennent plus de temps à raconter, même si parfois nous trouvons cela absurde, même si nous ne voulons pas l'admettre ou le réaliser. Il y a toujours une fin. Pour tout.

La fin de cette histoire pourrait en être la fin de beaucoup d'autres. Des histoires ténues qui reposent au fond d'un coffre. Des histoires cachées derrière un rideau, auxquelles personne n'a encore donné de voix. Des histoires qui traversent les siècles et les villes, comme quelqu'un qui traverserait un pont pour aller nulle part. L'histoire que nous avons apprise par cœur, enfants à l'école, et que nous ne parviendrons jamais à oublier. Des histoires tendres qui donnent envie de faire des câlins comme un chien en peluche. Des histoires qui se sont propagées aux quatre vents, comme si elles étaient répandues par la cheminée d'une usine. Des histoires qui ont persisté en silence, jusqu'à ce que le son d'une trompette décide qu'elles ne pouvaient plus se taire. Des histoires que nous aimerions immortaliser avec une caméra. Et cette histoire en dessins animés qui nous a accompagnés tout au long de notre vie. Des histoires qui ne se brisent pas, des histoires qui nous brisent. Des histoires qui font partie d'un jeu de cartes, car chacun les raconte à sa façon. Des histoires, tellement d'histoires..., parce que nous avons chacun la nôtre. Des histoires, dans une spirale infinie, car nous avons tous besoin de nous raconter des histoires pour survivre.





Hors collection

À León, février 2020

Imprimé en Espagne/ EOI de LEÓN